

Being There (1979) de Hal Ashby

Bruno Dequen

Cinéma et théâtre : abattre les murs

Numéro 182, mai-juillet 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85587ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2017). Compte rendu de [*Being There* (1979) de Hal Ashby]. *24 images*, (182), 61–61.

masculins. Ces retours au bercail lui permettent également, à travers la représentation lucide d'une hiérarchie sociale déficiente et l'horreur d'une Première Guerre mondiale évoquée mémorablement en quelques plans, de dresser le portrait d'un monde clos qui court à sa perte. Fawcett ne le sait pas, mais c'est le monde lui-même qu'il cherche à fuir. À travers un sens du cadre inouï, Gray et Khondji brouillent d'ailleurs progressivement les différences entre la jungle amazonienne et la campagne anglaise. Et le film, d'une qualité quasi anthropologique jusque-là, se mue miraculeusement en odyssée intérieure.

Tout était mis en place dès les premiers plans, cependant. Immédiatement après avoir tué un cerf lors d'une chasse spectaculaire, Fawcett reste debout, seul, pensif, devant l'animal mort. Ce court plan large crépusculaire, interrompu par l'arrivée d'autres chasseurs, révélait d'emblée un certain mal-être chez un personnage qui, pourtant, semblait en pleine maîtrise de son univers. Là réside justement la qualité de la performance de Charlie Hunnam, mélange déstabilisant d'assurance corporelle et d'opacité, de conviction et d'abandon passif. L'acteur parvient à donner corps à un homme naturellement charismatique qui n'a pas conscience de sa propre nature. Car *The Lost City of Z* est une œuvre profondément mélancolique qui porte finalement sur un irréprouvable désir d'être au monde qui ne peut s'accomplir que dans la disparition physique – pour Percy et son fils – ou mentale – pour Nina. Et le classicisme assumé de James Gray n'est en rien le signe d'une nostalgie mal placée, mais plutôt l'outil privilégié de représentation d'un malaise existentiel à nul autre pareil dans le cinéma américain contemporain. 24



États-Unis 2017. Ré. : James Gray. Scé. : James Gray, d'après l'œuvre de David Grann. Ph. : Darius Khondji. Mont. : John Axelrad, Lee Haugen. Mus. : Christopher YOUNG. Int. : Charlie Hunnam, Sienna Miller, Tom Holland, Robert Pattinson. 141 minutes. Dist. : Entract Films.

Being There (1979)

de Hal Ashby

Même s'il a réalisé six films entre 1980 et sa mort prématurée en 1988, Hal Ashby signe son chant du cygne avec *Being There*, sa fable douce-amère sur un jardinier simplet qui devient malgré lui une vedette politico-médiatique. Porté par un Peter Sellers impassible dans l'un des plus beaux contre-emplois de l'histoire du cinéma, ce film tout à fait hors-norme est pourtant parfaitement symptomatique du sens de l'humour et de la conscience sociale d'un cinéaste qui sera à jamais associé aux années 1970.

Depuis sa sortie, *Being There* a été interprété comme un film doucement crépusculaire qui annonce l'avènement d'une décennie dominée par le spectacle et les médias de masse. En s'attachant au destin rocambolesque de Chance le jardinier, homme-enfant inculte au charisme improbable, le film aurait pour certains préfiguré l'arrivée au pouvoir de Ronald Reagan, président aussi contesté qu'étrangement attachant. L'ambivalence de la figure Reagan expliquerait d'ailleurs le ton tout à fait unique de *Being There* qui réussit à ne jamais tomber dans le pessimisme absolu, malgré une très forte critique de l'environnement sociopolitique américain de l'époque, rongé par les inégalités raciales et le lobbying industriel. En dépit de (ou grâce à) son ignorance, Chance serait finalement un bienheureux inspirant, semble nous dire le dernier plan christique du film, qui réussit à être aussi troublant que doucement sarcastique.

Il y a quelques années encore, il était possible de voir *Being There* avec, à peu de chose près, le même regard que les critiques de l'époque. Depuis l'arrivée d'un certain clown sociopathe à la Maison-Blanche, regarder les douces aventures d'un homme stupide qui ne connaît du monde que les messages divulgués par la télévision et se retrouve aux portes du pouvoir absolu parce que ses paroles insignifiantes sont interprétées comme des



messages inspirants par une population désespérée et crédule, génère un malaise assez persistant. Sans le savoir, l'éditeur Criterion a choisi le meilleur moment pour rééditer *Being There*!

Sous influence Trump, l'humour du film se teinte d'une charge inédite. Parfois, il s'agit de scènes devenues tristement familières, comme celles où Chance pose à tous les Noirs qu'il rencontre la même question parce qu'il croit qu'ils se connaissent tous. Triste souvenir d'une conférence de presse présidentielle... Mais surtout, à l'innocence absolue de Chance s'ajoute une forte dose de sociopathie passive. Comment ne pas être profondément perturbé par l'indifférence absolue que le personnage éprouve envers ses semblables? Chance n'éprouve tout simplement aucune émotion. Seule sa subsistance l'importe et il attend qu'elle lui soit procurée. En 1979, cela pouvait soutirer un léger sourire inquiet. En 2016, ce film fait froid dans le dos. – Bruno Dequen